TEMPERATURE

Du 27 août 1900.

Thermomètre de S. & L. Claudel, Opticiens No 142 rue du Canal, entre Carondelet et Baronne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin....	84	29
Midi.....	90	32
3 P. M.....	90	32
5 P. M.....	88	31

NOTRE EDITION

—DU—

1er Septembre.

Pour rester fidèle à la tradition, l'Abeille publiera cette année, le 1er septembre, une revue complète des opérations financières et commerciales de l'exercice 1899-1900 à la Nouvelle-Orléans.

Cette Revue renfermera tous les renseignements de nature à intéresser sur les progrès du commerce et de l'industrie, l'état des récoltes, les cours des valeurs publiques. Elle renfermera également des matières dont l'abondance et la variété plairont même aux plus exigeants.

Ce numéro présentant un intérêt plus qu'ordinaire sera tiré à un nombre considérable d'exemplaires qui se répandront dans toutes les directions, autant dans les Etats voisins que dans les sections rurales de la Louisiane et en ville.

L'occasion sera donc exceptionnelle—ne s'offrant qu'une fois l'an—pour les annonceurs tenant à s'adresser à un public nombreux.

Nous invitons ceux qui désireraient des exemplaires de ce numéro, quelqu'en soit le nombre, à nous livrer leurs commandes le plus tôt possible.

LES

Américains en Chine

Il fallait s'y attendre. Nous nous y attendions, et les évènements actuels nous prouvent que nous n'avions pas tort de penser ainsi.

Avec la fougue, avec l'entrain qui les caractérisent; avec l'insouciance plus encore que l'inconscience du danger dont ils viennent de donner récemment tant d'éclatantes preuves, les Américains se sont jetés hardiment, presqu'à l'étourdie, sur une voie qui peut les conduire plus loin qu'ils ne le croyaient, et dans une affaire dont personne encore ne peut prévoir les conséquences.

Ils sont allés en Chine ; ils se sont même lancés fort avant ; sans but bien précis, autre que celui de secourir quelques uns de leurs nationaux dont la vie était en danger. Ils se sont même, parfois, placés au premier plan et ont pris la tête de colonne. Mais une première démarche de ce genre engage, et une fois sur la route, il est difficile de s'arrêter. Voulut-on même rester à mi-chemin, il y a les amis, il y a les co-intéressées qui s'y opposent et vous reprochent de les lâcher au moment où il y a soit quelque danger à courir, soit quelque dépense à faire. L'amour-propre s'en mêle et l'on se laisse entraîner plus avant sur une pente qui peut conduire à des abimes.

En fait, les Américains n'ont aucune ambition du côté de la Chine; ils ont obtenu à peu près tout ce qu'ils désiraient et ils seraient bien aises de se retirer d'une affaire aujourd'hui plus compliquée que jamais et qui peut leur attirer bien des ennuis, bien des dépenses, sans qu'ils puissent en tirer grand profit.

Ils commencent à comprendre que l'accord parfait n'existe pas toujours dans le concert européen, qu'il s'y glisse bien des dissonnances et que l'on y vit plus à l'état de guerre qu'à l'état de paix et d'harmonie.

Faut il le dire ? Ce qui a fait jusqu'ici la grandeur de la République des Etats-Unis, ce qui leur a donné une supériorité marquée sur les puissances de l'Europe, c'est qu'ils étaient fortement unis, et que personne chez eux, n'enviait la propriété territoriale du voisin.

En face du vieux monde divisé se jalousant, se querellant sans cesse, il y avait le nouveau, toujours uni, et n'ayant d'autre but que de faire prospérer ses affaires intérieures.

Aujourd'hui nous vivons plus au dehors qu'au dedans. Les Antilles, les Philippines, la Chine nous absorbent tout entiers. Nous ne nous appartenons plus comme auparavant. Il y a là la source d'une infinité de maux que nous ne pourrons éviter qu'en revenant à la grande et noble politique d'autrefois, à la fois libérale et démocratique. Il y a des conquêtes qui sont de véritables ruines et des victoires qui sont de véritables défaites. C'est le cas de répéter le mot resté célèbre de Molière :

Qu'allions-nous faire dans cette galère ?

Un péril que coure la société.

Le plus grand péril que coure la société moderne est l'abus des distributeurs automatiques. Ils sont particulièrement nombreux en Allemagne, où ils distribuent non seulement des bonbons et des parfums, mais des roses. Et les parents allemands font entendre des gémissements. "Nos enfants, disent-ils, ne cessent de nous demander des pfennings. Nous les leur donnons, pour nous délivrer de leur importunité, et pour ne pas les attrister par d'éternels refus. Mais est-ce leur apprendre l'économie ? Est-il un principe plus funeste que celui de jeter deux sous, sous le prétexte que la dépense est faible ? Garde bien les sous, dit le proverbe, les louis se gardent eux-mêmes. Et, au surplus, manger du chocolat, se fleurir d'une rose ou parfumer son mouchoir, est-ce un bien bon traitement de la gourmandise des garçons et de la coquetterie des filles ? Enfin avoir toujours sous les yeux, au coin de chaque rue, la tentation, est-ce un si bon régime pour des marmots qui ont déjà le malheur de vivre dans un temps fort avide de jouissance ? Ne devrait-on pas leur ôter la vue des choses qu'ils ont le tort de désirer, au lieu de la leur imposer ? Enfin, ils ne sont séparés du but de leurs désirs que par une planche, une mécanique. L'idée ne leur viendra-t-elle pas de ruser avec l'honnêteté ? Si on leur refuse le pfennig qu'ils doivent glisser dans la fente, n'essayeront-ils pas d'obtenir *quand même* le bonbon qu'ils convoitent, en solicitant l'appareil en dehors des conditions légales et naturels de son fonctionnement ? C'est en taquinant les distributeurs automatiques que l'on apprend à forcer les coffres-forts." Ainsi parlent les parents allemands. Et bien certainement ils exagèrent.

JOURNAL D'un Vaudevilliste.

On sait que le Chah de Perse a bien voulu honorer de sa présence une représentation de la *Poudre de Perlinpinpin* au Châtelet, et on pense bien qu'étant un des rajeunisseurs (!) de la pièce, je n'ai pas manqué cette occasion de voir de près notre royal hôte.

A sept heures tapant j'étais chez Emile Rochard que je trouvai en train de mettre un habit noir et de ceindre une cravate blanche.

—Je ne vous quitte plus, lui criai-je, je dine avec vous et je vous emboîte toute la soirée ! Je veux voir d'abord comment vous recevez les visites augustes.

Rochard qui est l'amabilité même, me répondit :

—Soit ! Dînons.

Et nous dînâmes,—le Chah ne devait venir qu'à neuf heures—nous avions le temps, les loges étaient retenues, celle destinée à Sa Majesté, était naturellement la plus belle et Rochard y avait fait installer un ventilateur électrique.

Pendant que nous mangions, une nouvelle désastreuse nous arrive : il n'y avait ni dans la loge ni dans toute la salle un fauteuil spécial assez ornementé pour le Chah—on avait fouillé inutilement partout—quant à ceux du théâtre, c'étaient tous des fauteuils de féerie, généralement en bois et en toile peinte, ou truqués. Voye-zvous donner au Chah un siège qui à un moment voulu se change en armoire à glace ou en bois de lit ?

Rochard, qui n'est jamais à court, eut une idée :

—Envoyez en face, chez Sarah Bernhardt, elle doit avoir le fauteuil désiré ; elle joue des pièces sérieuses, elle, au moins, littéraires !

On envoya chez la voisine, où l'on trouva, en effet, le fauteuil souhaité, que la grande artiste prêta avec sa bonne grâce habituelle.

Vers neuf heures moins un quart, on nous annonça que le Chah de Perse et sa suite venaient de quitter le palais des souverains, et que dans quelques minutes ils seraient au théâtre. Les gardes municipaux qui devaient faire la haie étaient déjà là, un cordon de sergents de ville avait, depuis un instant, fait faire le vide sur un tiers de la place.

Rochard, de plus en plus en habit noir et en cravate blanche, se hâta de descendre au contrôle, suivi strictement par moi. Malheureusement, j'avais omis de mettre un habit noir. Sous le prétexte que j'habite la campagne et que mon habit noir, qui déjà en hiver me gêne dans les entournures, se repose en été, je n'avais même pas de chapeau haut de forme et j'étais coiffé d'un abominable chapeau de paille trop grand pour moi et qui me donne l'air d'un jardinier.

Rochard me dit :

—Vous ne pensez pas vous présenter à Sa Majesté dans cet accoutrement-là ! Restez derrière moi, vous passerez pour un de mes employés !

J'obéis, un peu froissé, mais l'observation était sans réplique !

A neuf heures juste, heure française et même persane, les landaus de la présidence s'arrêtaient devant la porte, et le Chah et sa suite en descendaient ; Rochard, avec une aisance qui me charma, s'élança au-devant du Chah, nous faisions la haie sur son passage, régisseurs, secrétaires, contrôleurs, tout le monde respectueusement découvert, ce fut moi, je crois, qui me découvris un des premiers et le plus longtemps, c'était une occasion de dissimuler mon affreux chapeau de paille !

Rochard, à qui le Chah avait souri aimablement en entrant, avait conduit son royal spectateur à la loge qui lui était réservée.

Un serviteur de la suite avait déjà déposé sur le rebord une théière en argent contenant de l'eau glacée et le Chah but, à petites gorgées, pendant toute la soirée.

La pièce était déjà commencée, mais Rochard et moi nous espérions fermement que Sa Majesté comprendrait tout de même ; l'avantage des féeries est d'être compréhensible aussi bien en français qu'en persan, elles sont même quelquefois plus claires en persan. L'affiche du Châtelet dit, d'ailleurs, que celle-ci est accessible dans toutes les langues !

Le Chah, qui est évidemment le monarque oriental le plus parisien et le plus homme du monde, eut pourtant l'air de comprendre l'intrigue ; seulement je dois dire qu'il ne montra un véritable enthousiasme que pour les décors, les cortèges et les ballets.

Au défilé des porcelaines de tous les pays, Mozaffer-ed-Dine eut des regards de connaisseur et applaudit fortement. Rochard était justement flatté, moi aussi ; —je me demande pourquoi du reste.

A l'entracte, le Chah éprouva le besoin de fumer une cigarette ; il sortit et gagna le balcon du théâtre ; les gardes municipaux lui montraient le chemin en faisant de nouveau la haie.

Une personne de la Cour, qui accompagnait Sa Majesté et qui parlait français, dit à Rochard :

—Sa Majesté trouve votre spectacle merveilleux et désire vous en féliciter tout à l'heure.

Rochard s'inclina.

—Je suis aux ordres de Sa Majesté, répondit-il modestement.

Je dis à Richard :

—Et les rajeunisseurs ? Le Chah n'a pas eu un mot pour les rajeunisseurs et ne veut rien leur dire ?

—Non ! et d'ailleurs, fit Rochard sévèrement, un homme qui a un chapeau de paille pareil ne peut vraiment pas espérer qu'un souverain daignera causer avec lui !

Je baissai le front, désolé, et n'eût été l'idée de rentrer chez moi nu-tête, j'aurais volontiers fait cadeau de mon chapeau de paille à une ouvreuse.

Lorsque le Chah revint dans sa loge, le dernier acte était commencé, et, Rochard attendit discrètement le baisser final du rideau pour aller recevoir les compliments auquel il avait droit.

Je pris un fiacre et allai me coucher, furieux contre ma tenue, mais fier tout de même, pour la part minuscule qui me revenait, d'avoir fait passer une soirée qui a paru plaire à notre auguste visiteur.

Ce n'est pas la première fois de ma vie, du reste, qu'une "œuvre" à laquelle j'ai collaboré a été honorée de la présence d'un roi de Perse.

En 1889, le père de Mozaffer-ed-Dine a bien voulu assister à la représentation de je ne sais plus quelle pièce à spectacle—toujours !—qui se jouait sur un théâtre du boulevard et dont j'étais un des heureux poètes.

Je me souviens même qu'à cette occasion nous avons fait une farce indigne à un malheureux régisseur réputé en ce temps-là pour sa candeur intense.

Sitôt que nous fûmes avisés de la visite du Chah, un artiste du théâtre, volontiers fumiste, et moi primes le régisseur à part, et :

—Vous savez sans doute, cher ami, lui dîmes-nous, l'honneur qui nous attend demain : le Chah de Perse vient voir notre spectacle, votre costume est-il prêt ?

—Quel costume ?

—Mais un costume persan ! Vous ignorez donc que l'usage veut que quand l'on reçoit des souverains étrangers, on revête le costume de leurs pays ? Voyez ce que font tous les Rois de l'Europe et d'ailleurs lorsqu'un autre Roi vient les voir !

—Ma foi, oui, répondit le régisseur, j'ignorais cet usage. Monsieur le directeur alors va donc revêtir demain un costume persan ?

—Parfaitement !

—Et les auteurs ?

—Les auteurs aussi. Vous faites partie de l'état major du théâtre, et si par hasard le Chah demandait à venir sur la scène, il faut qu'il vous trouve dans le costume exigé par le protocole.

—C'est bien, répondit le malheureux, je vous remercie de m'avoir prévenu ; en vingt-quatre heures j'ai le temps de me faire le costume obligé !

Et le lendemain soir, pendant toute la représentation et à la grande joie de tout le personnel, l'infortuné régisseur se promenait sur le théâtre, habillé en Persan, attendant la venue du Chah qui, heureusement, n'eut pas le désir de visiter la scène.

C'était une farce d'un goût douteux, je le reconnais, mais encore valait-il mieux porter comme ce brave régisseur, le bonnet national d'astrakan que d'être coiffé, comme moi, d'un affreux chapeau de paille sur lequel je n'avais même pas eu l'idée de mettre un diamant de plusieurs millions.

Ernest Blum.

Nouvelles à l'égard des Timbres.

Une innovation dans le service postal qui sera d'une grande commodité est le plan récemment adopté pour fournir en petits livres, des timbres séparés par des feuilles de cire. Le gouvernement chargera un sou de plus pour le nombre de timbres qu'ils renfermeront, et on estime que le profit sur ces livres s'élèvera à $200.000 par an. On estime également que la somme payée pour les Timbres Privés du Revenu qui sont placés sur le haut des bouteilles contenant le Hostetter Stomach Bitter égale presque cela. Le Bitter est un remède sûr pour la constipation, l'indigestion, la dyspepsie, l'état bilieux, et les désordres au foie et aux reins. On peut être certain qu'il guérira les maux d'estomac, puisqu'il l'a fait depuis cinquante ans.

L'éléphantiasis.

Il vient d'être établi par les membres de l'expédition scentifique envoyée par l'école de médecine tropicale de Liverpool dans le pays de Nigeria que l'éléphantiasis, maladie qui sévit dans les pays tropicaux, est due, comme la malaria, à la piqûre des moustiques.

On a trouvé, en effet, dans la trompe des moustiques le petit ver qui cause l'éléphantasis.

Cette découverte vient d'être faite simultanément en Angleterre sur des moustiques venus d'Australie, dans l'inde et sur la côte occidentale d'afrique.

Pour guérir à jamais de la constipation.

Prenez le Cascarets Candy Cathartic, 10 cts ou 25 cts. Si le C. C. C. ne vous guérit pas, les pharmaciens vous remettront votre argent.

AMUSEMENTS.

PARC ATHLETIQUE.

La Mascotte ! quelle merveilleuse attraction pour le public. C'est la plus populaire de toutes les opérettes. Il suffit qu'elle soit sur l'affiche pour attirer la foule. Aussi le casino du Parc Athlétique était-il encombré de spectateurs, dimanche soir et hier. Il en sera de même ce soir, mardi, dernière représentation du chef-d'œuvre d'Audran.

Demain, mercredi, nous aurons la première de la Princesse Olga, une production à laquelle nous prédisons le plus brillant succès.

N'est-ce pas l'œuvre d'un musicien du pays, de M. Crusel ? et l'on nous annonce en même temps un changement dans le personnel des artistes.

WEST END.

Le West End vient d'inaugurer, dimanche, d'une très heureuse façon, une nouvelle semaine de concerts. Sans doute, l'orchestre Weldon reste toujours le même; mais il y a tant variété dans les programmes, tant d'entrain dans les exécutions que l'on reste constamment sous le charme de la nouveauté.

Avant-hier, d'ailleurs, nous avions des nouveautés véritables, Miss Belle Stewart qui s'est fait applaudir bruyamment dans son chant comme dans ses scènes—une excellente acquisition pour le West End que Mlle Belle Stewart.

Nous envoyons également nos compliments à M. Veazie, un véritable virtuose du cornet à piston.

MOT POUR RIRE.

Depuis quelque temps, Rapineau s'est pris d'une belle passion pour les exercices physiques, et volontiers même il fait du prosélytisme.

—Cet animal-là, disait un de ses amis, vous offre toujours des haltères et jamais de quoi vous désaltérer !

Revue des Deux Mondes.

15, rue de l'Université, Paris.

—SOMMAIRE DE LA—

Livraison du 15 août 1900.

I.—**Souvenirs d'un diplomate.**—L'annexion de la Tarentaise (1878-1882), par M. le comte Charles de Mouy.
II.—**La grande Mademoiselle.**—IV. **La Régence.** — **Mademoiselle dans l'opposition**, par Arvède Barine.
III.—**Une disparition**, récit maritime, par M. Masson Forestier.
IV.—**Le mécanisme de la vie moderne.**—**L'habillement.**—II. **Costumes et chaussures**, par M. le vicomte Georges d'Avenel.
V.—**La malaria en Italie**, par M. Emile Bertaux.
VI.—**A Trianon**, par Th. Bentzon.
VII.—**Un secrétaire de Napoléon Ier.**—**Le baron Meneval**, par M. Henri Houssaye, de l'Académie française.
VIII.—**Les œuvres de mer**, par M. le docteur Bonnefy.
IX.—**Revue littéraire.** — **Les crimes passionnels** par M. René Doumic.
X.—**Revues étrangères.** — **Une idylle anglaise**, par M. T. de Wyzewa.
XI.—**Chronique de la quinzaine.** — **Histoire politique**, par M. Francis Charmes.
XII.—**Bulletin Bibliographique.**

Athénée Louisianais.

Concours de 1900.

PROGRAMME:

L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année:

LE THÉATRE DE MOLIÈRE.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars 1901 inclusivement.

L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur, recevra une médaille d'or et un prix de cinquante dollars en espèces.

L'Athénée, s'il le juge utile, accordera une seconde médaille.

Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir.

Les manuscrits devront être écrits aussi lisiblement que possible; sur papier écolier reglé, avec une marge, et seulement sur le recto et les lignes. Ils ne devront pas dépasser 25 pages.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvre seulement l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité le prix pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours.

Le comité pourra accorder des mentions honorables, s'il le juge convenable.

Tout manuscrit couronné sera publié dans le journal de L'Athénée.

La présentation des prix se fera dans une séance publique. On réunira, pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé après la lecture du manuscrit qui aura obtenu le prix.

Les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public.

Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaître sa devise sera mis hors de concours.

Toute personne qui aura obtenu la médaille, ne pourra plus concourir.

Les manuscrits seront adressés au Secrétaire.

Le Secrétaire perpétuel,
Bus. Rocen,
P. O. Box 725,
Nouvelle-Orléans.

L'ABEILLE

—DE LA—

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne,

Edition Hebdomadaire,

Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE:

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris :

$12 .Un an | $6.....6 mois | $3.....3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger, port compris :

$15.15..Un an | $7.55...6 mois | $3.80..3 m

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin

Pour les Etats-Unis, port compris :

$3.00..Un an | $1.50..6 mois | $1.00..4 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger

$.05..Un an | $2.05..6 mois | $1.25..4 mois

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont donc droit. Les personnes qui veulent s'y abonner doivent s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises en MANDATS-POSTAUX ou par TRAITES SUR EXPRESS.

Librairie Française,

MEYER-MURCK,

156 WEST 28TH STREET

NEW YORK.

Correspondant-dépositaire du Petit Journal,

Abonnements au "Petit Journal", "Petit Parisien" avec suppléments et à tous les journaux et publications de France et d'Europe.

Romans français nouveaux parus.

Dépôt

Feuilleton

—DE :—

L'Abeille de la N. O.

38) Commencé le 11 juillet, 1900.

LA

Charmeuse d'Enfants

GRAND ROMAN INÉDIT

Par Jules Mary.

DEUXIÈME PARTIE

La Trégédie de l'Amour.

I

LES DEUX YACHTS.

(Suite.)

En deux mots, le marquis lui expliqua son affaire.

Sans le mettre au courant des événements qui l'obligeaient à reprendre la mer, Vivarez lui demanda :

—J'ai besoin de votre goëlette pour six mois, peut-être pour un an.... Je voudrais en être le maître, le maître absolu.... Je ne suis pas assez riche pour vous l'acheter.... Vous ne voudriez pas me la vendre.... prêtez-la-moi....

—Non, fit l'Anglais.

—Je ne veux pas vous la vendre.... je ne veux pas non plus vous la prêter.... je ferai mieux, mon ami....

Et lui tendant de nouveau les mains :

—Je vous la donne.

—Oh ! mon ami, mon ami !

La "Minerve" avait son port d'attache à Southampton.

—Je vous retiens toute la journée à Londres, dit Donesdale. Je vais télégraphier à Southampton pour que le yacht soit sous voile lorsque nous arriverons demain..... Mon équipage est anglais, naturellement, et comme vous n'êtes pas assez familiarisé avec la langue anglaise pour pouvoir commander à nos marins, je ferai manœuvrer devant vous le yacht sous mes ordres.... Vous garderez l'équipage jusqu'à ce que vous en ayez recruté un autre en France.... Il va sans dire que s'il y en a parmi mes gens qui vous plaisent, je vous autorise à leur faire vos propositions.

Le lendemain, par un soleil radieux, ils étaient à bord de la "Minerve".

Le joli navire ne le cédait en rien à l'"Henriette"; le capitaine Mariotti ne se trompait pas. C'était bien, en tout, comme élégance, puissance de voilure, légèreté et confortable, le rival du yacht des Girodias.

Au premier coup d'œil, le marquis de Vivarez en jugea ainsi.

Une heure après, la "Minerve" sortait lentement avec grâce, ondulant pour ainsi dire au milieu de tous les bateaux qui encombraient le port.

Elle s'élançait dans la rade, gagnait la haute mer, déployant ses voiles blanches et sous les yeux de Vivarez, sous le regard attentif du vieux marin, Donesdale essaya les allures de la goëlette comme on essaye avant le combat les allures de son cheval.

Le marquis avait pris place sur la passerelle, à côté de l'Anglais.

Il calculait la vitesse et la précision du bateau, ses flexions, l'aisance admirable avec laquelle il se relevait, avec laquelle il obéissait à la voile, s'élançant dans le vent avec impétuosité, souple et liant dans sa membrure.

Parfois les deux amis se regardaient.

Ils échangeaient un sourire, silencieusement.

Une fois seulement lord Donesdale demanda :

—Etes-vous satisfait ?

—Comme je ne pourrais pas l'être davantage.

—C'est bien ce que vous désirez ?

—Absolument.

—Je suis heureux.

Pendant des heures, Donesdale fit louvoyer, virer, lofer la "Minerve", sous tous les jeux de voiles, et le marquis observait leur effet avec sa marche et sa tenue. De sa vitesse dépendrait peut-être le sort d'Horace, si les Girodias réussissaient dans leur mystérieuse expédition.

Elle filait avec la rapidité d'un de ces oiseaux aux larges ailes qui tournoyaient autour de ses mâts et semblaient la prendre, tant elle était jolie et se mouvait gracieusement, pour un oiseau aussi, gigantesque et de race inconnue.

Tantôt dans son sillage rapide elle disparaissait vers la haute mer, tantôt elle courait vers la terre. Et au moment où il apparaissait que son beaupré allait se briser contre les falaises de la côte, la "Minerve" virait de bord, se relevait majestueusement, se jouant du péril, s'en écartant de nouveau pour y revenir encore, et le fuir enfin, filant, pareille à une flèche, vers les brumes lointaines qui l'engloutirent au bout de l'horizon.

Là, carguant les basses voiles et neutralisant l'effet de ses huniers en les masquant, Donesdale le arrêta la goëlette et la laissa se bercer voluptueusement sur les vagues caressantes, comme pour la reposer de la course qu'elle venait de fournir et lui faire reprendre haleine avant d'exiger d'elle des efforts nouveaux.

—Oui, oui, se disait Vivarez, c'est vraiment un merveilleux navire.

Donesdale aurait voulu retenir son ami un jour encore, mais Vivarez était pressé de rentrer au Havre, pour de là retourner à Villefort. Les actes de cession de la propriété de la Minerve avaient été préparés par les soins du lord. Rien n'empêchait le départ de Vivarez. Ils se séparèrent, émus.

Au Havre, il restait à faire conférer à la Minerve, vu son origine étrangère, sa naturalisation, d'après la législation fixée par un réglement de 1867. Cette naturalisation donnait le droit au yacht de navigeur sous pavillon français et lui attirait les avantages réservés à la navigation nationale. "En conséquence, il était requis à tous les souverains, Etats, amis et alliés de la France et à leurs subordonnés, il était ordonné à tous fonctionnaires publics, commandants des bâtiments de l'Etat, et tous autres qu'il appartiendra de laisser sûrement et librement passer le marquis de Vivarez avec son bâtiment, sans lui faire ni souffrir qu'il lui soit fait aucun trouble ni empêchement quelconque, mais au contraire de lui donner faveur, secours et assistance partout où besoin sera...."

Lorsqu'il eut satisfait à ces obligations administratives, le marquis changea le capitaine Mariotti de lui recruter un équipage français, gardant l'équipage anglais jusqu'à nouvel ordre, selon le conseil que lui avait donné Donesdale.

La Minerve n'était pas entrée dans le port du Havre.

Sur l'ordre de Vivarez, elle jeta l'ancre dans la rade, pour éviter, sinon les commentaires, du moins les regards indiscrets.

Les remorqueurs, les transatlantiques, les bateaux de pêche ou de plaisance qui passèrent à portée de voix en furent pour leurs frais de curiosité, lorsqu'ils essayèrent de distinguer ce qui se faisait à bord.

Personne dans les manœuvres et personne sur le pont.

On aurait dit que le navire était abandonné.

On savait seulement que la Minerve appartenait à lord Donesdale et que, par conséquent, elle battait pavillon anglais.

Qu'attendait-elle en rade et pourquoi n'entrait-elle pas au port ?

Vivarez avait pris toutes ses précautions, s'était entouré de la plus extrême prudence, et la francisation de la Minerve s'était faite, ainsi que s'était fait l'achat de l'Henriette, sans que dans le public eut été prononcé le nom du vieux marin, pas plus que n'avait été prononcé le nom des Girodias.

Vivarez répondait ainsi au mystère par le mystère, coup pour coup.

Et déjà la naturalisation du joli navire était chose faite, déjà la Minerve était devenue française, que, pour éviter toute curiosité, en haut de son mât, battait toujours le pavillon de l'Angleterre et flottait le guidon du Yachting club de Londres.

Avant de prendre le train qui allait le ramener à Clisson, le marquis conduisit Malaquin sur la jetée.

Et lui montrait la goëlette qui se balançait au loin comme une mouette, sur les vagues courtes frangées d'écume :

—Vois-tu, matelot ?

—Oui, c'est un joli brin de fille et elle doit bien courir quand, avec bon vent, elle a toutes ses voiles dehors....

—Regarde-la bien.... Elle s'appelle Minerve et elle est à moi.. Il est probable qu'avant longtemps tu la verras aux trousses de l'Henriette, la surveillant ou lui donnant la chasse.

Malaquin se frottait les mains à s'enlever la peau.

—Sûr commandant, ce sera un beau spectacle et je ne donnerais pas ma place pour six mois de paie à bord d'un bâtiment de l'Etat.